

LA fiancée du surmelin #3

SÉBASTIEN WEBER

Chansons de Élodie Cotin, Lou Mary & Rémi Cořta

DA4P, **nov. 2018**

LA fiancée DU SURMELIN #3

PERSONNAGES

EUGÉNIE, <i>impératrice</i>	Élodie Cotin
LOUIS NAPOLÉON, <i>empereur</i>	Christian Termis
RASTAGNAC, <i>préfet du Surmelin</i>	Raphaël Dubois
SŒUR PHILOMÈNE, <i>religieuse</i>	Christelle Garand
SOUILLETTE, <i>orpheline marécageuse</i>	Lou Mary
M ^{GR} LEGRANLOUP, <i>évêque du Surmelin</i>	Bernard Quental
IL MAESTRO, <i>pianiste</i>	Vincenzo Mingoia

GARÇON OU FILLE DE BAIN

JACQUEMOT, *directeur de la Gazette du Surmelin*

MALAFERTE, *journaliste à la Gazette du Surmelin*

THÉODORE, *victime d'urticaire chronique*

THÉODULE, *ami de Théodore*

GERTRUDE	} <i>candidates à la jouvence</i>
GÉROMINE	
GERSENDE	
GERMINALE	
GERVAISE	

LÉON, *vieillard cacochyme*

ANDRÉE, *épouse de Léon*

CAMILLE, *jeune domestique de Léon et d'Andrée*

ÉLÉONORE, *aventurière et sportive*

ANGÉLIQUE
HORTENSE
GARANCE
CAPUCINE
MARGUERITE
VIOLETTE

} *élèves d'Éléonore*

ÉGLANTINE
ANTOINETTE

} *aubergistes*

GALOCHÉ, *bonne à tout faire de l'auberge*

ADRIENNE PAUNY, *institutrice*

PIERROT
PAULETTE
JACQUOT
JEANNETTE
SIMON
ANDRÉE

} *élèves*

MAURICE LEBARRET
ARTÉMIS LEBARRET

} *maire et mairesse*

PHILIPPE LABOURSOU
ERNEST LAVY

} *membres du conseil municipal*

VICTOR, *orphelin primeur*

MARIE DE LA VITUPÉRATION
MARIE DE LA CONGRÉGATION
MARIE DE LA VÉNÉRATION
MARIE DE LA TRANSSUBSTANTIATION
MARIE DE LA COMBUSTION
MARIE DE LA CONTAGION
MARIE DE LA CONSTERNATION
HÉLÈNE PATOUREL, *chefe de fanfare*
PIERRE PATOUREL, *apprenti tambour-major*

} *religieuses*

LEONELLA, *servante de l'impératrice*

ERNEST, *ours apprivoisé de Souillette*

LAPINS
CANARDS
HIBOUX
LOUTRES
CORNEILLES
RENARDS
GRENOUILLES
AUTRES ANIMAUX

} *bêtins compagnons de Souillette*

IN AQUA SPES, IN VINO VERITAS

EN GUISE DE PRÉAMBULE...

À l'avant-scène, devant le rideau fermé qui figure l'entrée des établissements thermaux récemment bâtis à Paris et dont c'est l'inauguration, arrivent les invités avides de s'ébattre dans cette eau exotique dont on dit qu'elle est rien moins que miraculeuse. Toutes et tous sont en tenue de bain (maillot ou peignoir) et attendent qu'on vienne leur ouvrir la porte. Au fur et à mesure de la scène, les invités entrent et pénètrent les thermes, guidés par le garçon ou la fille de bain. Entrent d'abord, en tenue de ville et empressés, Jacquemot et Malaferte, ce dernier portant (peut-être) un lourd appareil photo.

JACQUEMOT. – Dépêchez-vous, Malaferte, nous sommes en retard ! Je suis sûr que nous sommes en retard. Vous avez le carton d'invitation ? Vous ne l'avez pas oublié au moins ?

MALAFERTE. – Mais non, mais non...

JACQUEMOT. – Alors, où est-ce ? Ce doit être par ici. Venez.

MALAFERTE. – J'arrive, j'arrive...

JACQUEMOT, *avisant le garçon à la porte.* – Ah, tenez, c'est ici. Venez, allons, dépêchez-vous. (*Au garçon.*) Bonjour, bon-

jour... C'est bien ici, les thermes, l'établissement thermal? Les bains? Les bains de monsieur Haussmann?

LE GARÇON. – Tout à fait, monsieur, c'est bien ici.

JACQUEMOT. – Ah, parfait, parfait. Nous ne sommes pas en retard? La cérémonie d'inauguration n'a pas encore commencé?

LE GARÇON. – Pas encore, monsieur.

JACQUEMOT. – Ah, très bien, très bien. On a eu peur. Paris, n'est-ce pas? Impossible de trouver un fiacre. Vous savez ce que c'est. Oui, bon. Nous avons un carton d'invitation. Malaferte, le carton.

MALAFERTE. – Voilà, voilà.

JACQUEMOT, *au garçon*. – Nous sommes journalistes. Un grand reportage... La Gazette du Surmelin. Ça vous dit quelque chose? Non? Le Surmelin? Les eaux? Les eaux du Surmelin? Non? Bon... Enfin, bref, ça intéresse nos lecteurs. Malaferte...

MALAFERTE. – Oui, oui, ça vient, ça vient, je cherche...

JACQUEMOT, *au garçon*. – On attend du monde?

LE GARÇON. – Oui, plutôt.

JACQUEMOT. – Tant mieux, tant mieux...

MALAFERTE. – Ah, le voilà.

JACQUEMOT, *prenant le carton et le tendant au garçon*. – Tenez. Bon, on y va. Venez, Malaferte.

LE GARÇON. – Un instant, s'il vous plaît.

JACQUEMOT. – Oui?

LE GARÇON. – Vous ne portez pas une tenue appropriée.

JACQUEMOT. – Je vous demande pardon ?

LE GARÇON. – C'est précisé sur le carton. Tenue de bain exigée.

JACQUEMOT. – Comment ?

LE GARÇON. – Tenez, c'est écrit ici.

JACQUEMOT, *ayant lu le carton.* – Euh, oui, mais, nous... Malaferte, vous auriez pu le lire, ce carton !

MALAFERTE. – Oui, mais euh, enfin, je croyais...

JACQUEMOT, *au garçon.* – Bon, eh bien, ce n'est pas très grave. On n'a qu'à retirer nos chaussures et retrousser nos bas de pantalons...

LE GARÇON. – Je regrette, monsieur.

JACQUEMOT. – C'est un monde ! Nous venons de loin. Nous sommes journalistes.

LE GARÇON. – Je regrette. Mais si vous faites vite...

JACQUEMOT. – Oui ?

LE GARÇON. – Vous trouverez une boutique sur le boulevard.

JACQUEMOT. – Ah ?

LE GARÇON. – « À la mode normande ». C'est à deux pas. Ça doit être ouvert à cette heure-ci. Ils auront sûrement quelque chose qui convienne.

JACQUEMOT. – Ah ? Ah bon ? Eh bien, écoutez, formidable. Nous y courons de ce pas. Vous avez entendu, Malaferte ? Allez, hop, en route ! (*Au garçon.*) Et vous nous attendez, hein ? Vous nous attendez. Malaferte !

*Jacquemot et Malaferte ressortent par là où ils sont entrés,
croisant Théodore et Théodule qui font leur entrée.*

THÉODORE, *essayant d'enfiler un peignoir, à Théodule.* – J'ai tout essayé. Absolument tout. Alors pourquoi pas ça ? Aidez-moi, voulez-vous ?

THÉODULE, *aidant Théodore à enfiler son peignoir.* – C'est sûr.

THÉODORE. – Les sangsues, les saignées, les bains de siège. Les frictions, les baumes, les enveloppements. Foie de morue, foie de renard, foie de cerf, foie de méduse. Tout, tout, tout. Tous les foies possibles, toutes les pommades envisageables. Médecins, rebouteux, charlatans — les mêmes souvent, souvent les mêmes. Tout, tout fait, tout essayé, frappé à toutes les portes, attendu dans toutes les salles d'attente.

THÉODULE. – Oh ?

THÉODORE. – Et l'arsenic ? L'esprit-de-sel ? Le mercure ? Ah, le mercure ! En poudre, en cachets, en flacons. En que sais-je encore ? En injections, en lavements — (*– signifiant du geste la taille d'un clystère –*) des clystères, tenez-vous bien, comme ça...

THÉODULE, *horrifié.* – Non ?

THÉODORE, *signifiant du geste la taille d'une seringue.* – Et les seringues !

THÉODORE, *pis encore.* – Non !

THÉODORE. – Et tout ça pour quoi ? Pour rien. Voilà vingt ans, vingt ans que ça me gratte. De la racine des cheveux à la plante des pieds, ça me gratte, ça me gratte, ça me gratte, ça me gratte, ça me gratte en permanence. Ça me démange dans toutes les parties de mon corps. Toutes les heures du jour et de la nuit, ça me gratte,

ça me gratte. Ça me gratte même à l'intérieur. Ça me gratte les os. Ça me gratte les dents. Ça me gratte dans le crâne. Ça me gratte derrière les yeux. Tenez, regardez, derrière les yeux... Vingt ans ! Vingt ans ! Vingt ans que ça me gratte, que ça me démange, que ça m'irrite, partout, tout le temps, sans arrêt.

THÉODULE. – Seigneur !

THÉODORE. – Tout, tout, tout, tout essayé. Alors pourquoi pas ça ? Au moins, c'est de l'eau. De l'eau, hein, ça ne peut pas faire de mal.

THÉODULE, *commençant à ressentir des démangeaisons.* – Ça, non, c'est sûr, non.

Entre le garçon de bain par le rideau.

LE GARÇON. – Si ces messieurs veulent bien se donner la peine de me suivre. Les thermes sont ouverts.

THÉODULE, *agité, passant précipitamment devant Théodore.* – Excusez-moi, pardon, pardon...

THÉODORE. – Eh bien, quelle mouche le pique ? Le voilà bien pressé tout d'un coup...

Le duo entre dans les thermes, précédé par le garçon. Entrent Gertrude, Germinale, Gervaise, Gersende et Geromine.

GERTRUDE. – Un miracle ! Un vrai miracle !

GERMINALE. – Non ?

GERTRUDE. – Vingt ans !

GERVAISE. – Non ?

GERTRUDE. – Vingt ans de moins.

GERSENDE. – Non ?

GERTRUDE. – Une demi-bouteille.

GÉROMINE. – Non ?

GERTRUDE. – Une demi-bouteille et vingt ans de moins. Vous la connaissez ? Vous voyez comme elle est ?

GERMINALE. – Ouh la la, oui ! Toujours à se plaindre...

GERVAISE. – Jamais rien qui n'aille...

GERSENDE. – Les pieds, les jambes...

GÉROMINE. – La tête, le cœur...

GERMINALE. – Les ovaires, les varices...

GERVAISE. – La rate, le foie...

GERSENDE. – Les oreilles, la bouche...

GÉROMINE. – Le nez, les genoux...

GERTRUDE. – Fini, tout ça. Envolé ! Vous la verriez ! Elle court, elle bondit, elle sautille dans tous les sens. On dirait une gazelle. Je vous assure, on lui donnerait soixante-dix ans à peine.

GERMINALE. – Soixante-dix ans ? Mais elle en a... ?

GERVAISE. – Quatre-vingt-dix ?

GERSENDE. – Quatre-vingt-dix. Ce qui fait...

GÉROMINE. – Vingt ans de moins !

GERTRUDE. – Vingt ans de moins, c'est bien ce que je vous dis. Et avec une demi-bouteille encore, une seule ! Alors, vous pensez, quand j'ai reçu le carton d'invitation, hein ? Ni une ni deux, n'est-ce pas ?

GERMINALE. – Mais oui ! Mais oui !

GERVAISE. – Vite, vite !

GERSENDE. – Je n'en peux plus !

GÉROMINE. – Allons-y !

Entre le garçon de bain.

LE GARÇON. – Mesdames, par ici, s'il vous... (*Les cinq femmes le bousculent en entrant dans les thermes.*) Plaît...

Sort le garçon. Entrent Léon, en maillot de bain et portant des brassières, Andrée, en semblable appareil, et Camille, en tenue de domestique.

LÉON. – Ah, si je m'attendais ! Une invitation du baron Haussmann et regardez-moi cet accoutrement ! Je suis ridicule !

CAMILLE. – Mais non, monsieur, cela vous sied à ravir. Et puis ce sont des thermes. Par ici, attention au tapis.

ANDRÉE. – Mais où allons-nous, Camille ?

CAMILLE. – Au bain, madame, nous sommes aux thermes. Voilà, par ici, prenez garde à la marche.

LÉON. – Tout de même ! M'obliger, moi, moi, de l'Académie française, à enfiler cette barboteuse ! Moi, qui ai écrit l'éloge à l'empereur, le seul, le vrai, le premier !

ANDRÉE. – Au bain ? C'est donc l'heure du bain ?

CAMILLE. – Non, madame, c'est...

LÉON. – A-t-on définitivement perdu tout sens de la dignité et de l'honneur ?

CAMILLE. – Non, monsieur, c'est toujours ainsi que l'on inaugure les établissements de ce type.

ANDRÉE. – Il me semblait pourtant m'être déjà baignée ce matin...

CAMILLE. – Oui, madame, mais c'est que...

ANDRÉE. – Parce que deux bains par jour, ce n'est pas très bon à mon âge. Et puis, je crois que j'ai un petit peu faim...

LÉON. – Ah ça, il va m'entendre, le petit Louis! Je m'en vais lui figoler un sonnet qui lui fera tinter les oreilles, à cet aventurier de pacotille! C'est moi vous qui le dis. Non mais! Une barboteuse, moi, une barboteuse!

ANDRÉE. – Ce n'est pas l'heure de dîner?

CAMILLE. – Non, madame, pas encore, non...

LÉON, *montrant ses brassières*. – Et ça, qu'est-ce que c'est que ça?

CAMILLE. – Des flotteurs, monsieur, ce sont des flotteurs. Par ici, monsieur.

LÉON. – Des flotteurs?

ANDRÉE. – Ah tiens, ce n'est pas l'heure?

CAMILLE, *à Léon*. – Oui, des flotteurs. (*À Andrée.*) Non, ce n'est pas l'heure.

ANDRÉE. – Ah bon? Pourtant, j'ai vraiment un creux.

LÉON. – Et mes décorations? Hein? Mes décorations? Où sont-elles? Où sont-elles?

ANDRÉE. – Camille? Camille, quelle heure est-il?

CAMILLE, *à Léon.* – Au revers de votre maillot, monsieur. (*À Andrée.*) C'est l'heure du bain, madame. Enfin, non. Nous sommes aux thermes.

LÉON. – Hein ? Où donc ? Hein ? Où ? Où ? Là ? Ah, ouf !

ANDRÉE. – Le bain ?

LÉON, *détaillant ses décorations.* – La Légion d'honneur, l'ordre de Saint Michel, la médaille de Sainte Hélène...

ANDRÉE. – Ce serait donc l'heure de mon bain ? Mais enfin, Camille, quelle heure est-il ? N'est-ce pas plutôt l'heure du dîner ?

CAMILLE. – Non, madame — enfin oui — enfin non. Non. Oui. Enfin, voilà. Voilà.

ANDRÉE. – Ah ! Je me disais aussi que j'avais un petit peu faim. N'est-ce pas, Léon ?

LÉON. – Parce qu'un homme sans ses décorations, c'est comme un... C'est comme un lion sans sa crinière, comme un tigre sans ses rayures, comme un taureau sans ses cornes... Comme un... Comme un...

ANDRÉE, *à Léon.* – Parfaitement, Léon. D'ailleurs, il est l'heure. N'est-ce pas, Camille ? Et c'est bien naturel. Et, ma foi, je prendrais volontiers des huîtres.

LÉON. – Oui, c'est cela. Comme une huître sans sa perle.

CAMILLE, *montrant le rideau que vient d'écarter le garçon.* – Par ici, madame. Par ici, monsieur.

ANDRÉE. – Merci, ma petite Camille.

LÉON, *pour lui-même.* – Barboteuse, barboteuse...

Léon et Andrée passent les premiers.

LE GARÇON. – Madame. Monsieur. (*À Camille qui passe à présent.*) Bon appétit, mademoiselle.

CAMILLE. – Pff!

Le garçon sort. Entrent Éléonore, Angélique, Hortense, Garance, Capucine, Violette et Marguerite.

ÉLÉONORE. – Je vous l'ai déjà raconté, mesdames.

ANGÉLIQUE. – Redites-le-nous, s'il vous plaît!

HORTENSE. – Oh oui, oh oui, encore une fois!

GARANCE. – Comment vous vous y êtes prise...

CAPUCINE. – Comment vous avez plongé la tête la première...

VIOLETTE. – Comment vous avez traversé ce fleuve...

MARGUERITE. – Sans craindre ni les sagaies ni les crocodiles!

ÉLÉONORE, *après un regard au rideau fermé.* – Soit, soit! Eh bien, c'était au cours de ma seconde mission... Les rives du fleuve Tambahoukta... L'Afrique mystérieuse, sauvage. Les bêtes, la savane, les forêts inviolées...

LES AUTRES. – Ah!

ÉLÉONORE. – Je venais d'échapper aux mains des féroces guerriers de la tribu N'Bara N'Bourou...

LES AUTRES. – Ah!

ÉLÉONORE. – C'était le crépuscule, je courais droit devant moi, follement, à perdre haleine, et j'étais — faut-il le préciser?

LES AUTRES. – Oh oui, oui, oui!

ÉLÉONORE. – J'étais nue, nue, entièrement nue, car ces guerriers des premiers âges, ignorant la pudeur la plus élémentaire, m'avaient arraché mes vêtements...

LES AUTRES. – Ah !

ÉLÉONORE. – Dans le seul but, j'en suis sûre, de m'avilir et d'abuser de moi, encore et encore...

LES AUTRES. – Ah !

ÉLÉONORE. – Et encore...

LES AUTRES. – Ah !

ÉLÉONORE. – Je courais, je courais, écorchant la peau délicate de mes hanches aux ronces des amarouffiers géants et des clorostrophiles épineux... Derrière moi, sur ma nuque, je pouvais sentir tout proches le souffle rauque et l'haleine barbare de mes poursuivants. Je pouvais deviner le mouvement de leurs puissantes cuisses d'ébène, le tressaillement de leurs pectoraux musculeux, gonflés et luisants, et je sentais leurs longues sagaies, à la fois épaisses et rugueuses, prêtes à me pourfendre...

LES AUTRES, *proches de l'extase*. – Ah !

ÉLÉONORE. – À bout de souffle, la poitrine brûlante, je me sentais faiblir. J'étais perdue ! Allais-je devoir me livrer aux outrages que leur dictaient leurs instincts primitifs ?

LES AUTRES. – Oh oui, oh oui ! Euh, non, non, non !

ÉLÉONORE. – Et là, soudain...

LES AUTRES. – Ah !

ÉLÉONORE. – Devant moi...

LES AUTRES. – Oh!

ÉLÉONORE. – Le fleuve!

LES AUTRES. – Ah!

ÉLÉONORE. – Le Tambahoukta! Mille mètres de large, infesté d'alligators et de serpents, royaume des hippopotames et des panthères aquatiques! Fleuve sacré, fleuve maudit, fleuve interdit! Et face à lui, là, debout sur sa rive tumultueuse, moi, moi pauvre enfant de Tarascon n'ayant jamais appris à nager! (*Un temps.*) Dieu, je crois, me vint en aide. Cette force inconnue qui me poussa à me jeter à l'eau, ignorante des tourbillons et des sagaies qui sifflaient en plongeant tout autour de moi, cette force ne pouvait être que divine. Sans souci du claquement des mâchoires des crocodiles, sans souci des hurlements sauvages que poussaient mes assaillants, je traversai le fleuve sans m'arrêter.

LES AUTRES. – Ah!

ÉLÉONORE. – Voilà pourquoi, mesdames, dès mon retour en métropole, j'ai décidé d'ouvrir ce cours de natation féminine. Et croyez que je suis très honorée de vous compter parmi mes élèves.

ANGÉLIQUE. – Oh, c'est nous qui sommes honorées!

HORTENSE. – Il me tarde tellement de savoir nager!

GARANCE. – De pouvoir traverser les fleuves...

CAPUCINE. – D'être frôlée par les sagaies...

VIOLETTE. – De courir la savane au crépuscule...

MARGUERITE. – Ah...

Entre le garçon.

LE GARÇON. – Mesdames, si vous voulez bien me suivre...

Elles se précipitent. Entrée de Jacquemot en tenue de baigneur à rayures.

JACQUEMOT. – Allons, Malaferte, pressez-vous un peu ! Nos lecteurs ne nous le pardonneraient jamais si nous rations cette inauguration. C'est leur eau tout de même que l'empereur et Haussmann détournent au profit de la capitale. Ils ont le droit de savoir à quoi elle sert. Déjà que nous avons manqué l'inauguration de l'opéra Garnier hier soir ! Une chance unique d'entendre l'empereur chanter... Allons, allons !

MALAFERTE, *encore dans les coulisses*. – Oui, oui, oui, oui ! Oui, j'arrive. Si vous croyez que c'est facile, vous !

JACQUEMOT. – Je vous avais dit ne pas prendre cette épuisette.

MALAFERTE. – L'épuisette, l'épuisette, c'est bien l'épuisette ! Et puis Breton de père en fils, l'épuisette, je ne pouvais pas faire autrement. La pêche à pieds, c'est sacré chez nous. Quant à l'opéra Garnier, nous avons bien fait de ne pas y aller. Il paraît que la moitié de la salle est sortie en saignant des oreilles et l'autre en jurant de ne jamais plus mettre les pieds dans une salle de concert.

JACQUEMOT, *qui s'est approché de Malaferte et l'aide à entrer*. – Allons, venez !

Jacquemot retourne au rideau. Entre Malaferte en tenue complète de scaphandrier, une époussette dans une main et son appareil photo dans l'autre.

MALAFERTE. – Ah, voilà... Où êtes-vous ? On n'y voit rien de là-dedans...

JACQUEMOT. – Ici! (*Malaferte rejoint Jacquemot tant bien que mal. Le garçon revient et découvre les deux journalistes devant le rideau. Au garçon.*) Nous revoilà. En tenue de bain. (*Un temps. Malaferte lui donne le carton.*) Ah, le carton. Tenez. (*Le garçon prend le carton machinalement.*) Bon, alors?

LE GARÇON. – Eh bien, je... Je...

JACQUEMOT. – Eh bien voilà. Hop! Merci, mon garçon. Venez, Malaferte.

Le garçon déconcerté les laisse passer, puis sort à son tour.

1

VANITÉS ET VICISSITUDES

Quelques jours plus tard, sur la place du village, au niveau de l'entrée de l'auberge. Entrent Églantine, Antoinette et Galoche poussant des tonneaux de vin et de bière qu'elles empilent et mettent en perce.

ÉGLANTINE, à Antoinette. – Ordre du maire! Qu'est-ce que j'y peux?

ANTOINETTE. – Oui, je sais bien, ordre du maire, ordre du maire... Chez moi, ça a été pareil, mais tout de même! Mes caves sont vides, j'ai dû mettre la clef sous la porte.

ÉGLANTINE. – Ordre du maire. Les gens ont soif, la commune paiera.

ANTOINETTE. – La commune paiera, la commune paiera, oui, mais quand?

ÉGLANTINE. – Quand l'état aura versé l'indemnité.

ANTOINETTE. – Ah ça !

ÉGLANTINE, à *Galoche*. – Ramène aussi les bouteilles de cidre.

GALOCHE. – Le cidre aussi ?

ÉGLANTINE. – Puisque je te le dis.

GALOCHE. – Ils vont boire tout ça ?

ÉGLANTINE. – Eh oui, tout le monde a soif.

GALOCHE. – Mais pourquoi qu'on ne va pas chercher de l'eau au village d'à côté ?

ANTOINETTE. – Mon village, il est aussi sec que le vôtre. Plus le moindre filet d'eau nulle part. C'est sec, sec, sec !

ÉGLANTINE, à *Galoche*. – Et quand bien même. Le village d'à côté, c'est à six lieues. Le temps de faire l'aller-retour, on aurait sué toute l'eau qu'on aurait bu. Deux fois plus sale et toujours aussi soif. Va chercher le cidre.

Galoche sort.

ANTOINETTE. – Combien de temps ça va durer, cette histoire ? Parce que l'eau, ce n'est pas que j'aime ça plus que ça, mais pour la toilette, il faut bien avouer c'est commode. Je commence à sentir, moi.

ÉGLANTINE. – L'eau est à Paris, maintenant. Ça va durer toujours. Alors, pour ce qui est de la soif, (– *montrant les tonneaux* –) voilà. Et quant au reste, le maire a dit que le ravitaillement serait mis en place d'ici à quelques jours. (*À Galoche.*) Galoche, remue-toi, les enfants vont sortir de l'école et

tout le monde va arriver ! (*À Antoinette, mimant un reniflement.*)
En attendant, pour ton affaire, essaie la bière.

ANTOINETTE. – La bière ?

ÉGLANTINE. – Oui, c'est une recette gauloise.

ANTOINETTE. – Gauloise ?

ÉGLANTINE. – Les Gaulois. Nos ancêtres. Alésia, les druides, les braies, les couettes, les moustaches, tout ça. Une chope de bière, un peu de savon, tu frottes, ça mousse et puis voilà. (*Faisant sentir son aisselle à Antoinette.*) Et puis, hein, tiens, sens. Efficace, non ?

ANTOINETTE, *sentant l'aisselle d'Églantine.* – Hum, recette gauloise ? Il n'y a pas à dire, l'instruction... À la guerre comme à la guerre.

ÉGLANTINE. – À la bonne heure. (*À Galoche.*) Galoche !

GALOCHE. – Oui, j'arrive, j'arrive !

Galoche revient avec du cidre. Églantine entreprend de leur servir du vin à toutes les trois.

ÉGLANTINE. – On ne va pas se laisser abattre.

GALOCHE. – Oh, eh bien ça, non. Et puis, ce n'est pas comme si on était obligé de boire du jus de purin. (*À Églantine, humant le vin.*) Ah ! C'est le quoi ? Le Château-Latour ?

ÉGLANTINE, *à Galoche.* – Lapompe. (*Humant le vin.*) Bon Dieu, c'est vrai que ça ne fait pas dans l'accident de corbillard. Allez, à la vôtre !

GALOCHE ET ANTOINETTE. – Santé !

Elles boivent.

ANTOINETTE, *savourant son vin, le trouvant bon.* – Ah ! Le pas désagréable dans cette histoire, voyez, c'est que ça met les gens de bonne humeur. Tenez, moi, moi, ça me donne envie de chanter...

GALOCHE. – Comme à tout le monde, Antoinette, comme à tout le monde...

ANTOINETTE, *mimant quelque savonnage.* – ♪ Frotter, frotter, frotter plus fort ! ♪

GALOCHE, *à propos de la chanson d'Antoinette.* – Je ne la connais pas, celle-là...

ANTOINETTE. – ♪ Frotter, frotter, frotter encore ! ♪

Sonne la cloche de l'école.

ÉGLANTINE. – Ça commence. Voilà déjà la marmaille. À vos postes !

Entrent l'institutrice, Adrienne, et ses élèves, elle et eux enjoués et vaguement titubant. Cependant qu'Églantine sert à boire à Adrienne, Galoche et Antoinette régalent les petits d'amples bolées de cidre.

ADRIENNE, *à Galoche, Églantine et Antoinette.* – Ah, mesdames, mesdames ! Quelle journée merveilleuse, exceptionnelle ! De toute ma carrière d'enseignante, la plus resplendissante ! (*À propos du vin qu'on lui a servi.*) Merci. Ah, quel nectar ! Ah, mesdames, je me repens. Oui, je me repens. Je vivais dans l'erreur. (*Désignant les enfants.*) Qu'enseignais-je à ces malheureux ? La haine du vin et le mépris des liqueurs ! Quelle ignorante j'étais ! L'aridité de mes vues n'avait d'égal que la sécheresse de mon gosier. Je professais sans réfléchir le sot puritanisme des abstèmes, alors que, tenez-vous bien, jamais ô grand jamais mes lèvres

n'avaient mêlé leur onctueux velours à celui, cardinal et gouleyant, d'un Château-Latour...

GALOCHE. – Château-Lapompe.

ADRIENNE. – Lapompe ! Voyez mon ignorance. Et je prétendais enseigner, moi ? Mais ce matin, après la distribution de bon vin que vous nous fîtes à potron-minet, à mes élèves et à moi-même, c'est la lumière que j'entrevis. Mes élèves, mes chers élèves, se tenaient là, gais, vifs, enjoués, la joue colorée, le nez et les oreilles chatoyants, emplissant l'atmosphère d'ordinaire si austère de la classe de leurs cris de joie juvéniles et entraînants, et le voile se déchira. Une envie, une envie irrésistible de chanter ! Ni une ni deux, je révolutionnai ma pédagogie. Je me mis au piano, j'improvisai. Je ferai la leçon, car telle est ma mission, mais je la ferai gaiement ! Trois, quatre ! (*Le piano introduit l'air de la leçon. Adrienne chante.*)

♪ Si un et un font deux,
Que deux et deux font quatre,
Que quatre et quatre font huit
Et huit et huit font seize,
Alors, alors, mes chers élèves,
Vous déduirez, mes chers élèves,
Vous déduirez ? ♪

LES ÉLÈVES. – ♪ Nous déduirons... ♪

ADRIENNE. – ♪ Vous déduirez ? ♪

LES ÉLÈVES. – ♪
Nous déduirons...
L'âge du capitaine
Et le volume de sa bouteille,

Le tour de taille de la mariée
Et la pointure de ses souliers!
Nous déduirons, nous déduirons! ♪

ADRIENNE. – ♪ Vous déduirez? ♪

LES ÉLÈVES. – ♪
Nous déduirons...
Le poids, le poids du nouveau-né,
Le nombre de ses doigts de pied,
La longueur de son bout du nez,
Et quelle sera sa destinée!
Sa destinée! ♪

ADRIENNE. – Fort bien, fort bien! Alors, voyons, voyons...
Paulette!

PAULETTE. – Oui, madame?

ADRIENNE. – Quel est l'âge du capitaine?

PAULETTE. – Oh, mais madame, c'est bien simple, le capitaine
a quarante ans.

ADRIENNE. – Ah-ah, c'est excellent! Et de quoi l'as-tu déduit?

PAULETTE. – Eh bien, madame, c'est évident, du volume de sa
bouteille.

ADRIENNE. – Bravo, Paulette! Pierrot!

PIERROT. – Oui, madame?

ADRIENNE. – Saurais-tu nous dire quel est le volume de la
bouteille du capitaine?

PIERROT. – Oui, madame. Le volume de sa bouteille est de
quatre litres, quatre cent cinquante-six millilitres.

ADRIENNE. – Parfait! Volume que l'on obtient par...? Par...?
(*Se tournant vers Jacquot*) Jacquot?

JACQUOT. – C'est élémentaire, madame. En divisant tour de taille de son épouse...

ADRIENNE. – Par la pointure de ses souliers! Jacquot, tu es brillant! (*À Jeannette.*) Jeannette, comment connaît-on cette pointure et ce tour de taille?

JEANNETTE. – En multipliant le nombre des doigts de pied du nouveau-né par son poids.

ADRIENNE. – C.Q.F.D, Jeannette. Simon, rappelle-nous la règle des deux trous de nez.

SIMON. – Oui, madame. La règle des deux trous de nez dit qu'un nouveau-né a toujours dix doigts de pied.

ADRIENNE. – Ce qui nous permet par conséquent de connaître son poids au décigramme près. Bravo, Simon! (*À Andrée.*) Ce qui, Andrée, par voie de déduction nous amène à la conclusion...?

ANDRÉE. – Que la destinée du nouveau-né sera d'être pompier, comme son papa.

ADRIENNE, *aux élèves garçons.* – Comme son papa, ♪ le ca... ♪

LES ÉLÈVES GARÇONS. – ♪ Le pi... ♪

ADRIENNE, *aux élèves filles.* – ♪ Le pi... ♪

LES ÉLÈVES FILLES. – ♪ Le taine! ♪

ADRIENNE ET LES ÉLÈVES. – ♪

Le capitaine des pompiers!

Ah oui vraiment, tout, tout est bon,

Tout est bon dans la déduction !
Ah oui vraiment, tout, tout est bon,
Tout est bon dans la déduction ! ♪

ÉGLANTINE. – Bigre, la belle leçon que voilà !

GALOCHE. – La plus jolie qui soit. Et la plus savante.

ANTOINETTE. – ♪ Déduire, déduire, déduire encore ! ♪

ADRIENNE. – Et ce n'est pas fini. Demain, géographie. Margaux, Médoc, Pauillac et Saint Estèphe. Moulis, Barsac, Listrac et Côtes de Bourg. Et après-demain, tenez-vous bien, l'hygiène à travers les âges. Première leçon, nos ancêtres les Gaulois. Mais pour l'heure, les enfants, partons à la chasse, à la chasse aux... ♪ À la chasse aux... ? ♪

LES ENFANTS. – ♪ ... aux papillons ! ♪

Ronds comme Polonais dans une queue de pelle, élèves et institutrice sortent en fredonnant La chasse aux papillons de Brassens. Entrent le maire, Maurice Lebarret, la mairesse, Artémis Lebarret, laquelle tient à la main un exemplaire de la « Gazette du Surmelin », et les deux conseillers municipaux, Philippe Laboursou et Ernest Lavy, sévèrement pétés.

MAURICE. – Mais enfin, ma mie, quoiqu'en dise Aristote et toute sa philosophie, il n'y a rien d'égal au bon vin.

ARTÉMIS. – Vous déraisonnez, Maurice.

MAURICE. – Comment, je déraisonne ? Ne voyez-vous pas comme on en use ? Comme il rend aimable ? Comme il incline chacun au partage et à l'amour de son prochain ? (*Aux conseillers.*) N'est-ce pas, vous autres ?

LABOURSOU. – Ah, pour sûr ! Ah oui, ça ! (*À Lavy.*) Dans mes bras !

LAVY, à *Laboursou*. – Mon frère ! Dans mes bras, Philippe !

LABOURSOU. – Mon Ernest !

Laboursou & Lavy s'étreignent.

ARTÉMIS. – Épanchement d'ivrognes, un point c'est tout. Tout maire que vous êtes, Maurice, mon ami, vous êtes un imbécile.

MAURICE. – Quoi ? Qu'ouïs-je ? Comment ? Moi, un imbécile ?

ARTÉMIS. – Je pèse mes mots, Maurice, je les pèse. Le pays est à sec, toute son eau est à Paris et vous, que trouvez-vous à faire ? Réquisitionner le vin, la bière, le cidre pour abreuver la population.

MAURICE. – Mais enfin quoi ? Devais-je laisser mourir de soif tous mes administrés ? Est-ce ma faute à moi si l'empereur a détourné l'eau ? Vous êtes folle !

ARTÉMIS. – Ne m'insultez pas, Maurice, ne m'insultez pas. Maman avait raison.

MAURICE. – Qu'est-ce que vient faire votre mère dans cette histoire ?

ARTÉMIS. – Justement, rien. Je vous prierai de la laisser en dehors de tout ça.

MAURICE. – Mais... Mais... Mais enfin...

ARTÉMIS. – Vous êtes le maire, non ? Le maire de cette commune. L'empereur vous dit : « Donnez-moi votre eau que les Parisiens puissent se laver les pieds ! » et vous, ni une ni deux,

vous voilà couché par terre devant lui comme le premier toutou venu.

MAURICE. – Mais enfin, Artémis, c'est l'empereur !

LABOURSOU & LAVY. – Vive l'empereur !

LABOURSOU, à Lavy. – Ernest, mon frère !

LAVY, à Laboursou. – Contre mon cœur, Philippe !

Laboursou & Lavy s'étreignent.

MAURICE, à Laboursou et Lavy. – Oh, bon, vous deux, la ferme !

ARTÉMIS. – Vous êtes le maire, Maurice, vous incarnez l'autorité, nos concitoyens comptent sur vous. N'avez-vous donc rien d'autre à faire qu'à transformer les villageois de cette vallée en ivrognes ? Même les enfants ! Les enfants, Maurice !

MAURICE. – Eh bien quoi, quoi, les enfants ? Ils ont l'air très contents, les enfants. Ils s'amuse, ils chantent... Je suis certain que l'école ne leur a jamais paru aussi gaie. (*Un temps. Artémis le fixe.*) Et puis, tout le monde chante après tout, tout le monde est joyeux, tout le monde est...

LABOURSOU & LAVY. – ♪ Le curé de Camaret a les... ♪

MAURICE ET ARTÉMIS, à Laboursou et Lavy. – La ferme !

MAURICE, à Artémis. – Artémis, mon poussin, mon canari, mon ange, ma colombe adorée, il faut prendre les choses du bon côté. Songez que tout cela n'est que provisoire, que le préfet, monsieur de Raſtagnac, nous vendra bientôt l'eau qui nous manque, et que tout redeviendra comme avant, les moulins, la rivière, les petits poissons, toutes ces choses humides... Cette

histoire n'est qu'une péripétie. Et puis après tout, ma mie, après tout, la gaité que nous tirons du vin — et de la bière, oui — et du cidre aussi, oui —, cette gaité nous permet de surmonter avec légèreté et courage une épreuve certes douloureuse, mais passagère... En aucun cas, Artémis, en aucun cas, je puis vous l'assurer, cela ne saurait prêter à conséquence. Vraiment... Je vous assure... Je m'en porte garant... Je... Je m'en... Ma colombe... Mon canari... Mon Artémisso... Ma Soussou... Ma Titisse...

Un temps. Maurice s'éponge le front; Églantine lui sert un verre.

MAURICE, à Églantine. – Merci...

*Artémis accepte un verre à son tour, qu'elle vide d'un trait.
Entrent Victor et S^r Marie de la Vitupération.*

VICTOR, à S^r Marie de la Vitupération qui le précède. – Ma sœur, s'il vous plaît, s'il vous plaît... Vous êtes vraiment sûre qu'il est au Ciel?

S^r MARIE DE LA VITUPÉRATION. – Mais oui, mon petit Victor, il est au Ciel, mais oui. Allons, viens, je meurs de soif. Ce requiem m'a desséché la gorge.

VICTOR, atterré. – Au Ciel?

S^r MARIE DE LA VITUPÉRATION. – Oui, au Ciel. Ne t'inquiète pas comme ça, Victor, c'est une épreuve douloureuse, mais ça va passer. Tu n'as pas soif? Le chagrin, ça...

VICTOR, interrompant S^r Marie de la Vitupération. – Mais comment peut-il être au Ciel?

S^r MARIE DE LA VITUPÉRATION. – Eh bien, notre Seigneur, Dieu. Dieu l'aura envoyé au Ciel, Il l'aura accueilli près de lui.

VICTOR, *aterré*. – Au Ciel ?

S^R MARIE DE LA VITUPÉRATION. – Mais oui, au Ciel ! Enfin, quoi ? Où voudrais-tu qu'il soit allé ?

VICTOR. – Mon père ? Mais en enfer !

S^R MARIE DE LA VITUPÉRATION. – En enfer ?

VICTOR. – Oui, en enfer. Après tout ce qu'il nous a fait subir à mes sœurs, mes frères, ma mère et moi, ce n'est pas possible que Dieu l'accueille au paradis. Non, non.

S^R MARIE DE LA VITUPÉRATION. – Dieu l'aura pardonné, Il pardonne toujours tout. Ton père s'est confessé avant de mourir, non ?

VICTOR. – Oui, il s'est confessé, mais ça, c'est impardonnable. On ne peut pas pardonner tout et n'importe quoi. Même Dieu.

S^R MARIE DE LA VITUPÉRATION. – Bon, écoute, Victor, Dieu pardonne ce qu'Il veut, ce n'est pas difficile. Mais si ton père a vraiment commis de gros, gros, gros péchés...

VICTOR. – Ah ça, oui, ça, pour sûr, oui !

S^R MARIE DE LA VITUPÉRATION. – Eh bien, Dieu l'aura envoyé en enfer, chez Satan, et à l'heure qu'il est, il est en train d'expié tous ses péchés. Tiens, si ça peut te faire plaisir, ça se trouve, il est dans une rôtissoire. Une grande rôtissoire avec des tas de démons très fourchus, très vicieux, très méchants.

VICTOR. – Une rôtissoire ? Des démons ? Vraiment ?

S^R MARIE DE LA VITUPÉRATION. – Oui. Oui, oui, vraiment. Oui.

VICTOR. – Vous me le jurez, S^r Marie de la Vitupération ?

S^R MARIE DE LA VITUPÉRATION. – Non, Victor. Non, non, non, je ne jure pas, jamais. Mais tu peux me croire sur parole. Tiens. (*Elle crache par terre.*) Bon, maintenant, allez, on va boire un coup.

VICTOR, *pour lui-même.* – Une rôtissoire? Des démons? L'enfer? Bon. D'accord. Oui. (*À S^r Marie de la Vitupération.*) Moi aussi, j'ai soif.

S^R MARIE DE LA VITUPÉRATION. – À la bonne heure!

S^r Marie de la Vitupération et Victor vont boire. Entre M^{gr} Legranloup.

M^{GR} LEGRANLOUP, *intrigué.* – Ah, les étranges funérailles que je viens de célébrer. Quel enterrement, doux Jésus, quel enterrement! Mais comment font-ils? Comment font-ils pour garder dans l'adversité du deuil cette foi rayonnante, cette ferveur brûlante? En dix ans de ministère, jamais je n'ai rien vu de tel. (*Galoché lui sert un verre.*) Merci, mon garçon, j'en avais bien besoin. (*Il boit.*) Cette joie simple, cette joie élémentaire, où la puisent-ils? (*Regardant son verre de vin, commençant vaguement de comprendre.*) À quelle source lumineuse peuvent-ils bien s'abreuver?

Entrent les sœurs Marie de la Congrégation, Marie de la Vénération, Marie de la Transsubstantiation, Marie de la Combustion, Marie de la Contagion et Marie de la Consternation, également très beurrées, suivis de Hélène et de Pierre Patourel.

S^R MARIE DE LA CONGRÉGATION, *à M^{gr} Legranloup.* – Alors, cet enterrement, monseigneur? Ça réveille, non? Ce n'est pas dans votre cathédrale que vous vous amusez comme ça tous les jours, hein? (*Lui chipant sa coiffe d'évêque.*) Et puis, tenez...

(M^{gr} Legranloup tâte son crâne et le découvre nu. S^r Marie de la Congrégation à S^r Marie de la Transsubstantiation, lui lançant la coiffe.) Hop!

S^r MARIE DE LA TRANSSUBSTANTIATION, à M^{gr} Legranloup. – Hi hi hi ! Venez l’attraper ! Venez l’attraper !

S’engage alors une ronde dansante, à laquelle se mêlent Antoinette, Laboursou et Lavy, dont l’objet est de se passer la coiffe de M^{gr} Legranloup sans que celui-ci la puisse récupérer.

S^r MARIE DE LA VÉNÉRATION, à S^r Marie de la Combustion, lui jetant la coiffe. – À toi !

S^r MARIE DE LA COMBUSTION, à Laboursou, lui jetant la coiffe. – À vous !

S^r MARIE DE LA CONTAGION, à S^r Marie de la Consternation. – À toi !

S^r MARIE DE LA CONSTERNATION, à S^r Marie de la Transsubstantiation. – À toi !

Et cætera. Au bout de quelques instants, cela cesse et chacun se désaltère puissamment.

S^r MARIE DE LA CONGRÉGATION, se désaltérant. – Ah, quelle joie, quelle gaité ! (Au maire.) Riche idée, que vous avez eue là, monsieur le maire ! Vive le maire !

S^r MARIE DE LA COMBUSTION. – Vive le maire ! Vive le vin !

S^r MARIE DE LA VÉNÉRATION. – Vive le vin ! Vive l’amour !

S^r MARIE DE LA COMBUSTION. – Tant que c’est l’amour de Dieu !

S^R MARIE DE LA CONSTERNATION. – Vive Dieu, vive Jésus !

S^R MARIE DE LA CONTAGION. – Vive Jésus, vive... Euh... Vive, euh...

LABOURSOU & LAVY. – Vive l'empereur !

LABOURSOU. – Ernest, mon frère, mon amour !

LAVY. – Philippe, ma sœur, mon lapin !

Laboursou & Lavy s'étreignent puis dansent une bourrée.

S^R MARIE DE LA TRANSSUBSTANTIATION, *saisie dans son être par quelque vision céleste.* – Oh ! Oh ! Oh !

S^R MARIE DE LA VÉNÉRATION. – Une vision ! Une vision !

S^R MARIE DE LA COMBUSTION. – S^t Marie de la Transsubstantiation a une vision !

S^R MARIE DE LA CONSTERNATION. – Dieu tout puissant !

S^R MARIE DE LA CONTAGION. – Hosanna ! Hosanna !

S^R MARIE DE LA CONGRÉGATION. – Vite, vite, vite, recueillons sa vision !

Les religieuses, M^{sr} Legranloup, Antoinette et les conseillers entourent S^t Marie de la Transsubstantiation.

S^R MARIE DE LA TRANSSUBSTANTIATION. – Je vois... Je vois... Le Christ... Le Christ, La Croix... Le sang du Christ... Le sang du Christ sur la Croix...

S^R MARIE DE LA COMBUSTION. – Miracle, miracle !

S^R MARIE DE LA TRANSSUBSTANTIATION. – Il dit, il dit : « Buvez, buvez, ceci est mon sang... » Et son sang est du vin...

S^R MARIE DE LA COMBUSTION. – Elle a soif! Vite, donnez-lui à boire!

Galoche fait boire S^r Marie de la Transsubstantiation.

S^R MARIE DE LA TRANSSUBSTANTIATION. – Son sang est du vin...

S^R MARIE DE LA VÉNÉRATION. – Elle a soif! Vite, à boire encore!

Galoche fait boire S^r Marie de la Transsubstantiation.

S^R MARIE DE LA TRANSSUBSTANTIATION. – Son sang, du vin... C'est le...

S^R MARIE DE LA COMBUSTION. – C'est le miracle!

S^R MARIE DE LA TRANSSUBSTANTIATION. – C'est la...

LES SŒURS. – C'est la?

S^R MARIE DE LA TRANSSUBSTANTIATION. – La transsubstantiation!

S^R MARIE DE LA COMBUSTION. – Miracle, miracle! Il faut alerter le pape, il faut télégraphier à Rome! Miracle, miracle!

Sur le signal de la cheffe de fanfare, Hélène Patourel, le piano commencent de jouer quelque chose de très entraînant sur quoi, prise de transe, S^r Marie de la Transsubstantiation se met à danser et chanter la chanson « Transsubstantiation », vite imitée par les autres, à l'exception du maire et de son épouse. M^{gr} Legranloup dirige le chœur à la manière d'un prêcheur exalté. Au fur et à mesure que l'on chante et danse, entrent de nouveaux personnages : un groupe de paysans qui, genre, a peint une vache en rose ; des pompiers ; etc.

Tous prennent part au chœur et à la chorégraphie. On peut également imaginer que l'institutrice et ses élèves repassent, courant après les papillons, tentant d'attraper la vache rose à l'aide de leurs filets, etc.

M^{GR} LEGRANLOUP, mi-parlé, mi-chanté. –

♪ J'ai communié
Avec le divin,
Reçu l'Eucharistie,
Tapé dans mes mains,
Célébré Jésus
Et tous les saints...
Jamais je n'avais compris
Cet aspect du divin !

(Chanté.)

Transsubstantiation,
Miracle est ton nom !
Le vin qui coule dans nos gosiers
Étanche une soif jamais comblée.
Le sang de Jésus Christ
N'est pas sur nos mains,
Le sang de Jésus Christ,
C'est un breuvage divin ! ☩

LES CHORISTES. –

♪ C'est un grand cru.
Qui l'eût cru ?
Il est tanique
Comme un cantique,
Il est bien rond

Comme le pardon,
Il a de la cuisse,
Dieu nous bénisse ! †

SOLISTE. –

♪ À la Pentecôte,
Rempli de l'Esprit Saint,
Tous on a dit des apôtres
Qu'ils étaient zinzins.
Mais non, mais non,
C'est le Saint Esprit
Qui saoula leurs âmes !
Ô quel paradis !

Moi, j'aime l'Eucharistie,
Ça me ravit.
Et puis la Pâque
Ça met la patate.
La crucifixion,
Ça me fout les jetons.
Mais la Transsubstantiation,
Y a que du bon ! †

LES CHORISTES. –

♪ C'est un grand cru.
Qui l'eût cru ?
Il est tannique
Comme un cantique,
Il est bien rond
Comme le pardon,

Il a de la cuisse,
Dieu nous bénisse ! ♪

SOLISTE. –

♪ Transsubstantiation,
Miracle est ton nom !
Adieu, les eaux du Surmelin,
Nous n'en avons plus besoin,
Pour nos actes quotidiens,
Nous avons du vin.

Jésus et Napoléon
Ont inventé la Transsubstantiation !
Que l'un soit loué
Et l'autre canonisé,
Car il est dans la nature
De l'Être pur
De reconnaître un miracle
En toute débâcle ! ♪

LES CHORISTES. –

♪ C'est un grand cru.
Qui l'eût cru ?
Il est tanique
Comme un cantique,
Il est bien rond
Comme le pardon,
Il a de la cuisse,
Dieu nous bénisse ! ♪

ANTOINETTE, sur sa lancée. – ♪ Miracle, miracle, miracle en-
core ! ♪

Un temps que Galoche et Églantine mettent à profit pour abreuver tout le monde.

ARTÉMIS. – Mes amis, mes amis, écoutez-moi ! Notre eau nous a été volée, détournée au profit de riches parisiens pour leur confort et leur agrément ! Dès lors, que faire, mes amis, que faire ? Que faire ?

LABOURSOU & LAVY. – Beuh ?

ARTÉMIS, *brandissant encore la « Gazette du Surmelin »*. – De nouveau, tout est là. Vous aimez chanter...

TOUS, *sauf le maire*. – Oui !

ANTOINETTE. – ♪ Chantons, chantons, chantons encore ! ♪

ARTÉMIS. – Eh bien, l'empereur aussi aime chanter. Il est fou d'opéra, d'opérette, de chant lyrique et de prouesses vocales.

TOUS, *sauf le maire*. – Vive l'empereur !

LABOURSOU, *à Lavy*. – Mon frère !

LAVY, *à Laboursou*. – Ma sœur !

Laboursou et Lavy s'étreignent.

ARTÉMIS. – Eh bien, puisque vous aimez tous chanter et qu'il nous faut sauver notre vallée, voici mon idée. Nous allons convaincre l'empereur de nous rendre nos eaux, et nous allons l'en convaincre en lui chantant une opérette.

MAURICE. – Une opérette ?

ÉGLANTINE, *à Galoche*. – Une opérette ?

GALOCHE, *à S^r Marie de la Vénération*. – Une opérette ?

S^R MARIE DE LA VÉNÉRATION, à *S^t Marie de la Combustion*. – Une opérette?

Et ainsi de suite jusqu'à épuisement de l'humaine chaîne.

MAURICE, à *Artémis*. – Une opérette? Mais tu es folle!

ARTÉMIS. – Laisse maman en dehors de tout ça! (*Aux autres.*) Une opérette! Oui, une opérette. Et mieux! Nous offrirons à l'empereur de tenir un rôle majeur dans cette opérette.

TOUS, *y compris le maire*. – À l'empereur?

ARTÉMIS. – À l'empereur lui-même. De sorte que, convaincu et sous le charme, il abrogera son funeste décret et nos eaux nous seront rendues.

TOUS, *sauf le maire*. – Oh!

MAURICE, *pour lui-même*. – Folle à lier, comme sa mère. (*À Artémis.*) Et quelle opérette, je vous prie?

ARTÉMIS. – La nôtre.

MAURICE. – La nôtre?

ARTÉMIS. – Notre opérette.

MAURICE. – Notre opérette?

ARTÉMIS. – Une opérette de notre invention. Composée par nous. Interprétée par nous. Notre opérette.

MAURICE. – Par nous? Mais enfin, mais enfin, tu es...

ARTÉMIS, *le faisant taire*. – Maman!

Un temps rêveur où chacun songe à cette opérette.

ÉGLANTINE. – Artémis, c'est une idée splendide, mais il y a un mais. Et même plusieurs. D'abord, je crois qu'en tant que chanteurs, pour ce qui est des prouesses vocales, nous sommes loin du compte...

ANTOINETTE, *étonnée*. – Ah ? Ah bon ?

ARTÉMIS, *à Églantine*. – Tu as raison. Mais poussés par la nécessité, motivés par l'urgence, aiguillonnés par le désir, n'en doute pas, nous parviendrons à nous élever à des hauteurs suffisantes.

MAURICE, *à Artémis*. – Ah, ne comptez pas sur moi ! Dans ma position, il n'en est pas question !

ARTÉMIS, *à Maurice*. – Non, Maurice, bien sûr. Bien sûr, pas vous. Vous avez une voix à faire avorter les chèvres.

ÉGLANTINE, *à Artémis*. – Oui, bon, admettons. Mais quand bien même. Qui est-ce qui va la composer, cette opérette ?

ARTÉMIS. – Eh bien, pour le livret, je pensais à M^{lle} Adrienne.

ADRIENNE. – Moi ? Moi ? Vous me flattez. Mais je serais ravie. Je suis ravie ! Enchantée ! Je m'y mets de suite, à l'instant, sur le champ. Une gorgée de Château-Lapompe et me voici à pied d'œuvre. Ô muses, à moi ! Calliope, Érato, Polymnie, Terpsichore, venez, venez, venez à moi ! Où êtes-vous ? Où êtes-vous ? (*Aux enfants.*) Les enfants, aidez-moi à attraper les muses. Venez, venez.

Adrienne s'en va, follette, suivie des enfants agitant leurs filets à papillons, poursuivre les muses.

ÉGLANTINE. – Oui, bon, admettons. Mais la musique ? Qui est-ce qui va l'écrire, la musique ?

GALOCHE, à *Hélène Patourel*. – C'était comment, déjà, le dernier morceau de la fanfare que vous avez fait, celui que vous avz écrit pour le mariage du petit Quentin ?

HÉLÈNE PATOUREL, *cherchant dans sa mémoire*. – Ah oui, une valse ?

GALOCHE. – Oui, un morceau sentimental.

HÉLÈNE PATOUREL. – En do majeur...

GALOCHE. – Ça faisait ♪ Ta ta-ta, ta ta-ta, ta ta-ta ! ♪

HÉLÈNE PATOUREL. – Oui, oui, oui c'est ça. ♪ Ta ta-ta, ta ta-ta, ta ta-ta ! ♪

GALOCHE & HÉLÈNE PATOUREL. – ♪ Ta ta-ta, ta ta-ta, ta ta-ta ! ♪

HÉLÈNE PATOUREL. – Mais comment donc que ça s'appelait, ce morceau ? C'était pour le mariage... C'était doux, c'était tendre, ça inspirait la joie de vivre...

PIERRE PATOUREL. – Ça s'appelait « La quéquette au Quinquin ».

LABOURSOU & LAVY. – ♪ C'est la quéquette au Quinquin... ♪

MAURICE, à *Laboursou & Lavy*. – La ferme !

ARTÉMIS, à *Églantine*. – En vérité, je pensais à... Auguste-Adrien Foirenpeu de la Brouette. (*Un temps.*) Oui, je sais.

ÉGLANTINE. – Foirenpeu de la Brouette... C'est sûr que pour ce qui est du remplacement de l'eau par le vin, il a pris de l'avance.

GALOCHE. – Un précurseur, en quelque sorte.

ANTOINETTE. – La disparition de sa fille l'a beaucoup affecté, mais n'oublions pas qu'il est l'auteur de « La sorcière du bal masqué », de « Tendre pavane au soir couchant » et de tant d'autres œuvres exquises.

ARTÉMIS. – De plus, rappelons-nous qu'il a été l'ami de l'impératrice et ça, pour nous, c'est un atout de poids.

ÉGLANTINE. – Oui, bon, admettons. Mais le sujet ? De quoi elle va parler, notre opérette ?

ARTÉMIS. – Du Surmelin. Tout naturellement. Son histoire, ses légendes, ses héros !

ÉGLANTINE. – Le Surmelin ? Ses légendes, ses héros ? Hum...

ARTÉMIS. – Oui. Oui, oui. Oui, oui, il faut encore que je réfléchisse, mais je vais trouver. Je vais trouver. En attendant...

Entre sœur Philomène, grise.

SŒUR PHILOMÈNE, à ses coreligionnaires et à M^{gr} Legranloup. – Ah, eh bien, on peut dire que vous faites une sacrée bande de lâcheurs, vous autres. (À M^{gr} Legranloup.) Vous me la copierez, monseigneur ! Je m'endors à peine trois minutes pendant l'aspersion et je me réveille toute seule au milieu de l'église entre deux croquemorts et trois enfants de chœur occupés à siffler la dernière bouteille de vin de messe. Plus rien, plus une goutte, à part une demi-louche d'eau bénite à moitié croupie dans le bénitier. Je n'allais quand même pas boire ça ? Vous l'avez eu où, votre diplôme de baptême ? Dans une boîte d'hosties ? Laissez les gens mourir de soif, bonjour l'esprit chrétien ! Ah, je vous jure, ça me donne envie de retourner convertir les Chinois dans le désert de Gobi, tiens. (À Églantine.) Est-ce qu'il reste au moins un petit

quelque chose pour se rafraîchir, (*– montrant sa gorge –*) parce que là, c'est mine de sel et compagnie ?

Galoche s'empresse et sœur Philomène boit à même la bouteille.

ANTOINETTE, *cependant que sœur Philomène boit.* – Sœur Philomène, la providence vous envoie à point nommé. Nous devons impérativement convaincre l'empereur et son épouse de bien vouloir venir assister à une opérette que nous allons créer pour sauver notre rivière. Et, en ce qui concerne l'empereur lui-même, de consentir à y tenir un rôle.

ARTÉMIS. – Vous êtes proche de l'impératrice Eugénie, n'est-ce pas ?

SŒUR PHILOMÈNE, *ayant vidé la bouteille et la reposant.* – Proche de l'impératrice Eugénie ? Oui, pour sûr. Pensez, six ans de pensionnat, ça crée des liens. Que l'empereur vienne chanter ? Il ne demande que ça. Hélas. Je vais lui écrire. Ne vous inquiétez pas, ils viendront, ils viendront. (*À Églantine.*) Il ne resterait pas un petit fond de quelque chose ?

Galoche sert sœur Philomène.

ARTÉMIS. – C'est merveilleux ! Merci, ma sœur.

SŒUR PHILOMÈNE. – Service.

ARTÉMIS, *à tous.* – Mes amis, mes amis ! Armons-nous de courage, sauvons le Surmelin !

TOUS, *sauf le maire.* – Hourra !

Les religieux, les paysans, les adjoints, les pompiers et Antoinette sortent en dansant sur l'air de Transsubstantiation

après s'être dûment équipés de rafraîchissements auprès de Galoche et d'Églantine.

ANTOINETTE. – ♪ Chanter, chanter, chanter encore ! ♪

ARTÉMIS, à Églantine et Galoche. – Vous, mes amies, je vous charge de convaincre Auguste-Adrien Foirenpeu de la Brouette de s'atteler à ses partitions. Il doit reprendre le chemin de la création, se sauver et nous sauver. Quant à moi, il me faut encore trouver ce héros ou cette héroïne dont nous chanterons les exploits. (*En sortant.*) Maurice ! Allez !

MAURICE. – Mais... Titisse ? Soussou ?

Il sort à la suite d'Artémis.

GALOCHE. – Convaincre Foirenpeu de la Brouette ? Ce n'est plus de la conviction à ce stade-là, c'est une résurrection.

ÉGLANTINE. – À en croire M^{gr} Legranloup, la saison est aux miracles. Alors...

GALOCHE. – Oui...

Galoche et Églantine tirent le rideau. Sœur Philomène demeure à l'avant-scène et on lui installe un écritoire, une plume et un encrier.

2

CORRESPONDANCE

Cependant qu'on change le décor derrière le rideau.

SŒUR PHILOMÈNE, *écrivant.* – « Chère María Eugenia Ignacia Agustina de Palafox-Portocarrero de Guzmán y Kirkpatrick,

votre altesse impériale, ma Gégé... L'heure est grave et tu me permettras cette fois de ne pas commencer ma lettre par l'évocation coutumière de notre enfance au couvent du Sacré-Cœur où nous sûmes transformer en amitié indéfectible ces jeux nocturnes auxquels nous nous livrions en toute innocence ainsi que sont souvent conduites à le faire les jeunes filles dissipées soumises aux rudes châtiments d'un enseignement religieux par trop rigoriste dont un effet paradoxal est de favoriser certaine promiscuité et certains émois radicalement contraires à ses visées, pour aller droit au but. C'est par ma bouche, qui comme tu le sais t'est à tout jamais acquise, ma Gégé, que les habitants de la belle vallée du Surmelin te supplient d'accéder à leur humble requête. La sécheresse est partout. Pour y remédier, les hommes comme les femmes et les enfants n'ont d'autre recours que de s'adonner au vice le plus vil, celui de la boisson. Ton cœur de mère se déchirerait au spectacle de ces bambins titubant au sortir de l'école ; tes yeux de femme, dont le velours azuré souligne la troublante profondeur, s'effraieraient de la vision de ces épouses et de ces filles roulant sous les tables et jurant comme charretiers au cabaret ; ton âme impériale, ton âme, ma Gégé, s'enflammerait d'indignation à contempler l'abaissement moral et physique des hommes qui ont troqué la houe pour le tire-bouchon et le missel pour le flacon. Écoute la prière qu'ils t'adressent du plus profond de leur désespérance, écoute la jaillir de ma gorge brûlante comme l'appel au secours d'un rossignol captif promis à satisfaire les appétits cruels d'un pékinois dépravé. Venez ! Venez, Louis-Napoléon et toi, venez, venez ici écouter cette opérette que dans un ultime sursaut de leur instinct de survie et dans un élan de dignité fugacement retrouvée ils composent pour peindre à l'empereur la symphonie de leur malheur ! »

Sœur Philomène boit, relit rapidement sa lettre puis la remet à un coursier à cheval. Elle sort en emportant sa bouteille et en titubant. Le coursier galope jusqu'au palais à Paris avec force « Hue! » et « Ya! » et délivre la lettre à la domestique d'Eugénie à laquelle l'on vient de servir le thé. Eugénie ouvre le pli de sœur Philomène.

EUGÉNIE. – Oh ça, par exemple, des nouvelles de sœur Philomène! Ma Fifi! Je gage qu'elle veut m'entretenir encore du bel orphelinat dont elle s'occupe de toute l'ardeur de son âme pure et noble et qu'elle ne manquera pas cependant de me rémémorer ô combien consolants pouvaient être les caresses et les baisers échangés dans l'obscurité de notre chambrée après que nous eûsions l'une et l'autre été sévèrement gourmandées et impitoyablement fessées par la mère supérieure en punition des gamineries dont nous nous rendions régulièrement coupables – vite, vite, vite, ouvrons le pli de mon amie! (*Après avoir lu rapidement.*) Par le Christ, la situation est dramatique! (*Lisant encore.*) Épouvantable! (*Idem.*) Atroce! (*Idem.*) Intolérable! Seigneur! Je savais tout ce que projet de captage des eaux du Surmelin avait de funeste, mais je ne m'étais point représenté les extrémités auxquelles seraient rendus les villageois. C'est abject, c'est honteux, c'est abominable! (*Idem.*) Mais oui! Mais oui! L'idée est excellente! Ces villageois ont du génie. Une opérette! Ô ma Fifi, bien sûr que nous viendrons, bien sûr! Je vais de ce pas convaincre l'empereur. Il viendra, sois-en certaine, dût-je pour cela endurer encore longtemps le supplice de ses braiements démentiels! (*Elle baise la lettre passionnément.*) Louis!

DON GIOVANNI

Ouverture rideau sur les appartements impériaux. Napoléon est costumé en commandeur, c'est-à-dire recouvert de carton blanc, très rigide. Leonella se tient disponible.

EUGÉNIE, *découvrant Napoléon, effrayée.* – Ah! Mais, mon ami... Mais, mon ami, que vous arrive-t-il?

NAPOLÉON. – Ha ha! Ha ha! Ah, n'est-ce pas? C'est moi.

EUGÉNIE. – C'est vous, oui, mais... Mais c'est qui? C'est quoi? C'est...? Louis?

NAPOLÉON. – C'est lui. Ha ha! C'est moi. Ha ha!

EUGÉNIE. – C'est lui? C'est vous? C'est qui? C'est quoi?

NAPOLÉON. – C'est moi!

EUGÉNIE. – Oui? Qui?

NAPOLÉON. – Le Commandeur!

EUGÉNIE. – Le Commandeur?

NAPOLÉON. – Mozart. Don Giovanni. Le Commandeur.

EUGÉNIE. – Don Giovanni? Le Commandeur?

NAPOLÉON. – Ha ha, tremble, vil suborneur! Tremble, ton heure est venue! (*Au pianiste.*) Maestro!

EUGÉNIE. – Non! (*Le piano attaque l'ouverture. Napoléon entreprend de s'avancer à la manière du commandeur.*) Non!

NAPOLÉON, *terrible de colère jouée.* – Ha ha ha! ♪ Don Giovanni! A cenar teco m'invitaŝti e son venuto! ♪

EUGÉNIE. – Je n’aurais jamais cru qu’on pût chanter si fa... si haut... Mais, mon ami, venez, asseyez-vous, asseyez-vous... Leonella, des rafraîchissements.

LEONELLA, *souffrant, les mains sur les oreilles*. – Ah, votre altesse, votre altesse, il va nous crever les tympans !

EUGÉNIE, *à Leonella*. – Des rafraîchissements, te dis-je !

NAPOLÉON. – ♪ Ferma un po’ ! Non si pasce di cibo mortale chi si pasce di cibo celeste ! Altre cure piu gravi di queste altra brama quaggiu mi guido ! ♪

LEONELLA, *souffrant, pour elle-même*. – Cette voix, c’est horrible, c’est comme un vilebrequin dans mon cerveau, une aiguille enfoncée dans mes oreilles... Je tremble de tous mes membres, je crois perdre l’ouïe et bientôt la raison...

EUGÉNIE, *à Napoléon*. – Louis, Louis, je vous en prie, je vous en prie...

NAPOLÉON. – ♪ Parlo, ascolta ! Piu tempo non ho ! ♪

EUGÉNIE, *à Napoléon, commençant de chanter sur l’air de la partie de Don Giovanni*. – ♪ Ô Louis, ô Louis, je vous en prie, écoutez-moi... ♪

NAPOLÉON. – ♪ Tu m’invitasti a cena, il tuo dover or sai, rispondimi, rispondimi: verrai tu a cenar meco ? ♪

LEONELLA, *souffrant, pour elle-même*. – Ça y est, ça y est, mes nerfs me lâchent... Ô, puisse le Ciel m’appeler et m’épargner ces tourments indicibles !

EUGÉNIE, *à Napoléon*. – ♪ De vous flatter on ne saurait m’accuser, mais là, là, c’est trop de beauté. Ô Louis, cessez ! ♪

NAPOLÉON. – ♪ Risolvi! ♪

EUGÉNIE. – ♪ C'est décidé : cessez! ♪

NAPOLÉON. – ♪ Verrai? ♪

LEONELLA, à Eugénie, se pressant à ses pieds. – Faites-le taire, par pitié, faites-le taire, je vous en conjure!

EUGÉNIE, à Leonella. – ♪ J'ai le cœur vaillant! Je vais lui dire!
(À Napoléon.) Taisez-vous! ♪

NAPOLÉON, tendant sa main à Eugénie. – ♪ Dammi la mano in pegno! ♪

EUGÉNIE, prenant la main de Napoléon. – ♪ La voici! ♪ Et maintenant, s'il vous plaît...

Le piano s'arrête.

NAPOLÉON. – Votre main est glacée. Venez. (*Tant bien que mal avec son costume de carton, il aide Eugénie à s'asseoir puis s'assied à son tour. À Leonella.*) À boire, vite, l'impératrice se sent mal. (*Choquée, tremblante et désorientée, Leonella rassemble ses esprits et sort chercher des rafraîchissements. À Eugénie.*) Eh bien, Eugénie, mon aimée, qu'avez-vous? Vous êtes pâle. Je ne vous ai jamais vue si blanche. Que vous arrive-t-il? Eugénie? Eugénie? (*Prenant la lettre de sœur Philomène qu'Eugénie a posée sur la table.*) Serait-ce cette...? (*Il lit.*) Oh... Mais... Comment?... Non!... Mais qu'est-ce...? Enfin, ah, mais! Mais c'est terrible! Les pauvres... C'est affreux! (*Découvrant le passage sur l'opérette.*) Ah, mais quelle idée magnifique! Quelle idée splendide! Eugénie, Eugénie! Ces villageois, là, du Surlele... Du Surmele...

EUGÉNIE. – Du Surmelin, Louis, du Surmelin.

NAPOLÉON. – Voilà. Du Surmelin. Ces villageois ont du génie! Une opérette. Une opérette pour moi, pour moi, Louis-Napoléon, Louis-Napoléon Bonaparte, leur empereur bien aimé. Ah, quel peuple formidable j'ai là! Dire que j'en étais à vouloir organiser quelque grand débat pour lui montrer comme je sais bien écouter ce que j'ai à lui dire, mais voilà que ma réputation lyrique est si vaste qu'on s'apprête à me chanter mes louanges jusque dans les vallées les plus arrières de mon empire! Ah, les braves gens!

EUGÉNIE. – Admirable.

*Retour de Leonella porteuse du rafraîchissement demandé.
Napoléon s'empare du verre qu'il vide d'un trait.*

NAPOLÉON. – En route!

EUGÉNIE. – Comment, en route?

NAPOLÉON. – Nous partons sur le champ!

EUGÉNIE. – Mais Louis...

NAPOLÉON. – Sur le champ, vous dis-je! Je brûle d'impatience à l'idée d'écouter cette œuvre à ma gloire!

EUGÉNIE. – Louis, mon ami, écoutez, cette opérette n'est pas encore écrite, nous avons tout...

NAPOLÉON. – Le temps de quitter ce costume et de faire préparer nos bagages...

EUGÉNIE. – Louis...

NAPOLÉON. – D'affréter un train pour le transport...

EUGÉNIE. – Louis...

NAPOLÉON. – Nous serons à Épernay dans la soirée, dans la vallée dès demain. Ah, que j'ai hâte, que j'ai hâte !

EUGÉNIE. – Les affaires courantes du pays, Louis ? Les lois, la justice, l'économie ?

NAPOLÉON. – Les affaires courantes ? La justice ? L'économie ? Le marquis de la Valette expédiera tout ça. C'est son travail après tout.

EUGÉNIE. – Louis, Louis, vous vous emportez comme toujours. Vous n'avez pas encore quitté ce... ce... ce costume – laissez moi vous aider – que déjà vous voudriez en enfiler un autre. Faisons les choses calmement, mon ami, prenons le temps et laissons aux mélomanes de la vallée du Surmelin celui de composer des airs et des orchestrations dignes de votre grandeur.

NAPOLÉON. – La voix de la sagesse ! Vous parlez d'or, Eugénie. Que serais-je sans vous ?

EUGÉNIE. – Ah ! (*À propos du costume.*) Mais comment avez-vous noué ce machin-là, derrière ? Qu'est-ce que c'est que... ? Mais... Mais... Ah ! (*À Leonella.*) Apportez-moi une paire de ciseaux, voulez-vous ? Et du dissolvant. (*À Louis.*) Louis, de la colle ? Vraiment ? De la colle ? Ah, Louis, je... Ah !

MORT D'UN OURS

Dans la forêt. Entrent Victor et S^r Marie de la Vitupération, qui traversent la scène.

VICTOR, à S^r Marie de la Vitupération. – Et alors, comme ça, les diabolins, ils lui arrachent les ongles avec des pinces ?

S^r MARIE DE LA VITUPÉRATION. – Oui, Victor, avec des pinces chauffées à blanc.

VICTOR. – Ah, justice, justice ! Et les oreilles ?

S^r MARIE DE LA VITUPÉRATION. – Les oreilles, les yeux, le nez, les doigts de pieds, tout ça, tout ça.

VICTOR. – Ah, justice, justice !

S^r MARIE DE LA VITUPÉRATION. – Mais, mon petit Victor, quand même, n'oublie pas : le pardon. Hein ? Le pardon.

VICTOR. – Ah, oui, c'est vrai, le pardon. Oui, oui...

S^r MARIE DE LA VITUPÉRATION. – Eh bien, oui, quand même. Ça fait partie du...

VICTOR. – Oui, oui. C'est vrai, c'est vrai. Le pardon. Et avec leurs fourches ?

Ils sortent. Entre Adrienne, qui traverse la scène.

ADRIENNE. – Ô filles chéries de Mnémosyne, muses, muses, entendez ma supplique, quittez le séjour des cieux et visitez mon âme, insufflez-lui l'inspiration des poètes !

Entrent ses élèves, agitant leur filets à papillons.

PIERROT. – J'en ai une, j'en ai une !

ADRIENNE, *regardant dans le filet*. – Oh, c'est Calliope, incarné en libellule !

PAULETTE. – J'en ai une, j'en ai une !

ADRIENNE, *idem*. – Mais c'est Erato ! Cette punaise dorée, c'est Erato !

ANDRÉE. – J'en ai une, j'en ai une !

ADRIENNE, *idem*. – Une limace, une limace... À coup sûr, c'est Polymnie. Ça ne peut être qu'elle. (*Tous ses élèves l'entourent et lui présentent le contenu de leur filet. Dans un filet.*) Et là, cette mouche, c'est Cléo ! Je la reconnais. (*Dans un autre filet.*) Quant à cette abeille vibrionnant, c'est Uranie. Il en manque quatre encore et elles seront au complet pour m'inspirer mon livret. En chasse, les enfants !

LES ÉLÈVES. – En chasse ! En chasse !

Ils sortent. [... Disposer d'autres entrées-sorties ...] Entre Artémis.

ARTÉMIS, *réfléchissant à voix haute*. – Ça pourrait être ceci... Ou encore cela... Ou, non, mieux, ceci. Ceci, voilà !... Ah, non, non, ça ne va pas. Réfléchis, Artémis, réfléchis bien. Il y a bien dans l'histoire de notre vallée un conte, une légende en rapport avec l'eau, en rapport avec la rivière du Surmelin, avec le... Avec la... Ah, ah, ah mais, mais... Mais oui ! Mais oui ! Cette histoire que racontent les anciens... Comment est-ce déjà ? Ce nourrisson, cette orpheline trouvée emmaillottée dans un panier d'osier qui flottait à la surface des eaux, et après qu'on l'eût trouvée, la source du Surmelin s'est mise à jaillir plus abondante et plus

claire que jamais... Ah! Moïsette! Moïsette, l'orpheline du Surmelin! Moïsette, la fiancée du Surmelin! Mais oui, mais oui! C'est cela, c'est cela! Eureka! Eureka! (*Tout illuminée d'inspiration soudaine.*) Oh! Et qui, qui mieux que Souillette, cette aimable pauvre à la voix d'ange qui vit dans le marais, pour incarner Moïsette? (*Un temps.*) Eureka! Eureka!

Elle sort. Entre Maurice, qui traverse la scène.

MAURICE. – Je cherche après Titisse, Titisse, ô ma Titisse? Ouh ouh, Titisse, où es-tu?

Il sort. Entre Rastagnac de retour de Paris sur son cheval, fort content du succès de l'opération « Vente des eaux du Surmelin ».

RASTAGNAC. – Moins vite, maudite bourrique, moins vite! Moins vite ou je te fouette au sang, foi de Rastagnac. C'est que je suis en pleine digestion. Ha ha ha! Tous les honneurs dûs à mon rang. Enfin! L'opération « Vente des eaux du Surmelin » est un succès! Tudieu, tudieu, j'ai la panse en expansion. Où cela s'arrêtera-t-il? Je me sens un estomac à dévorer la terre entière et, comme Alexandre, j'aimerais qu'il y eût d'autres monde pour y faire bombance à ma façon. « Encore un peu de foie gras, monsieur le préfet? Du caviar? Du faisan? — Mais oui, l'ami, servez, servez! Et des figues aussi. Et tiens, encore un ortolan, et puis un autre, et puis un autre encore. Et des huîtres et des oursins, des langoustines, des cailles, des perdrix. — Du vin, monsieur le préfet? — Comment, du vin? Mais oui, du vin! Bien sûr, du vin! Un tonneau, deux tonneaux... — Des liqueurs? — Des liqueurs? Laissez la bouteille, laissez les toutes. » Ha ha ha! Et puis les femmes! Ah, les femmes,

Seigneur, nom de Dieu! Comment ai-je pu jusqu'alors égarer mes mains délicates sur la chair grumeleuse et crevassée des paysannes pudibondes qu'on nous sert ici pour des femmes? Des femmes, ça? Pouah! La parisienne! Ah, oh, oui, la parisienne, la femme, la seule, la vraie femme. Soumise et sensuelle, inventive et suppliante, lascive et aguicheuse, la parisienne... (*Au cheval qui rue et qui hennit un peu.*) Tout doux, Bucéphale. Que dis-tu? (*Le cheval hennit joyeusement au souvenir des juments de Paris.*) Tu as raison, Bucéphale, tu as raison, la parisienne est coûteuse. Elle est coûteuse, mais j'ai l'argent désormais. J'ai l'argent pour les femmes et pour le vin. Chaque litre d'eau que je vends à Paris me revient sous forme d'or ou d'argent. C'est un empire que je bâtis sur leurs pédiluves. Chaque gargarisme qu'ils font, chaque bain de siège, tu entends, chaque ouverture de robinet me rendent plus riche, plus puissant, plus triomphant. Tu entends, Bucéphale? Je triomphe! Je triomphe! Ha ha ha! (*Hennissements conjoints du cheval et du préfet, sur le mode du ravissement, puis ensuite, de la part du cheval, hennissement inquiet et cabrage.*) Quoi? Mais qu'as-tu, espèce de carne? Gare à toi si tu me désarçonne, je te ferai équarrir tout vif! (*Le cheval cabre encore alors qu'entre Ernest, l'ours apprivoisé de Souillette.*) Oh, mais voilà ce qui t'affole. Voici l'ours apprivoisé de la clocharde paludicole qui vit céans. Cachons-nous, laissons-le passer son chemin, je n'ai nulle envie de me frotter à ce monstre des cavernes. (*Empoignant son fusil.*) Et tenons notre fusil armé, prêt à tirer, on n'est jamais trop prudent.

Entre Ernest, chantonnant et dandinant.

ERNEST, *gaiement*. – Ho ho ho, ho ho ho, ho ho ho ho!

Ernest en poussant divers grognements placides et joyeux fait le tour des choses, arbres et souches, pour dénicher larves et miel. À proximité de la cachette de Rastagnac, il se met à humer l'air avec suspicion. Mais entre Souillette, gracile et moite, qui le détourne de sa brusque inquiétude.

SOUILLETTE. – Oh, Ernest, tu es là, ours, mon ami.

ERNEST, *manifestant sa joie bonhomme de voir son amie.* – Ho ho ho !

SOUILLETTE. – « Ho ho ho », oui, comme tu dis, mon ami ! Si tu savais ce qu'il m'arrive...

ERNEST, *présentant à Souillette une poignée de cloportes.* – Ho ?

SOUILLETTE. – Qu'est-ce ? Oh, non, merci, Ernest, je ne suis guère friande de ces insectes...

ERNEST, *étonné.* – Ho ? (*Déçu.*) Ho...

SOUILLETTE. – Il m'arrive, Ernest, une chose extraordinaire ! Extraordinaire !

ERNEST, *interrogatif.* – Ho ?

RASTAGNAC, *en aparté.* – Ho ? Une chose extraordinaire s'est donc passée ici en mon absence ? Ouvrons l'oreille et tendons l'œil, un préfet se doit de tout savoir.

SOUILLETTE. – Figure-toi que... Oh, mais non, mais non, il faut que je le dise à tout le monde, à tous mes amis de la forêt. Aide-moi à les appeler.

À grands renforts de cris d'animaux plus ou moins fidèlement imités, Souillette et Ernest convoquent les loutres, les grenouilles, les écureuils, les lapins et autres hôtes des bois et

des marais que Souillette tient pour ses compagnons. Les uns et les autres accourent en manifestant leur contentement par des cabrioles acrobatiques et des émissions sonores de hauteur et d'amplitude diverses.

RASTAGNAC, en aparté. – Toute la ménagerie à présent, me voilà bien ! Pouah, quelle puanteur ! Vivement que la sécheresse ait réduit en poussière ce cirque dégoûtant.

SOUILLETTE, à ses amis diversement poilus ou gluants. – Ah, mes bons amis, la bonne nouvelle, la bonne nouvelle !

LAPIN 1. – Une nouvelle ?

LAPIN 2. – Une nouvelle ? Dis-nous.

LAPIN 3. – Pas une nouvelle, une bonne nouvelle. Cela change tout.

LAPIN 1. – Ue nouvelle, c'est une nouvelle.

LAPIN 2. – Non, il y a les bonnes nouvelles et les mauvaises nouvelles.

LAPIN 3. – Mais, Souillette, c'est une bonne nouvelle ou une mauvaise nouvelle ?

SOUILLETTE. – Une bonne nouvelle, mes bons amis, une merveilleuse nouvelle !

CANARD 1. – Quoi ? Quoi ? Quoi ?

CANARD 2. – Une merveilleuse nouvelle ?

CANARD 3. – Qu'est-ce que cela peut bien être ?

SOUILLETTE. – Eh bien, figurez-vous, mes amis, que...

Souillette ne cesse d'être interrompue.

CANARD 1. – Tu as enfin trouvé un mari ?

CANARD 2. – Ce n'est pas trop tôt !

CANARD 3. – Tu n'es pas si vilaine, après tout.

SOUILLETTE. – Merci, mais ce n'est pas...

CANARD 1. – Une femme doit avoir un mari.

CANARD 2. – Oui. Sinon, comment faire des canetons ?

CANARD 3. – Tout mignons, mignons.

SOUILLETTE. – Certes, mais vous savez, je n'ai pas encore...

CANARD 1. – Alors, qui est l'heureux élu ?

CANARD 2. – Il a une mare à lui, au moins ?

CANARD 3. – Avec des roseaux et tout ce qu'il faut ?

SOUILLETTE. – Non, non, pas de mare...

CANARD 1. – Pas de mare ?

SOUILLETTE. – Pas de mari !

CANARD 2. – Pas de mari ?

SOUILLETTE. – C'est une tout autre nouvelle.

CANARD 3. – Un caneton sans mari ? C'est du propre !

SOUILLETTE. – Mes amis, laissez-moi vous dire ma bonne nouvelle.

RASTAGNAC, *en aparté*. – De quelle bonne nouvelle peut bien se rengorger cette demeurée marécageuse ? Je n'aime pas ça. Soyons attentif.

SOUILLETTE, *aux bêtins*. – M^{me} Artémis est venue me trouver et l'eau... L'eau va revenir !

RASTAGNAC, *en aparté*. – Quoi ? Hein ? Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

HIBOU. – Tu dis ça, mais rien n'est sûr.

SOUILLETTE. – Enfin, ne sois pas grognon.

HIBOU. – Ces humains ne sont pas possibles ! Ils nous volent notre eau...

SOUILLETTE. – Allons, allons...

HIBOU. – Ils nous tirent dessus avec leurs fusils...

SOUILLETTE. – Eh bien oui, mais...

HIBOU. – Et à présent, ils vont faire revenir l'eau ?

SOUILLETTE. – Oui !

LOUTRE 1. – Pourquoi enlever l'eau pour la remettre après ?

LOUTRE 2. – Ils sont fous, ces humains !

LOUTRE 3. – Beaucoup de travail pour rien.

LOUTRE 1. – Mais tu as raison, Souillette, il faut faire la fête !

LOUTRE 2. – Fini, les bains de boue !

LOUTRE 3. – J'aimais bien, moi, on aurait dit une thalasso.

LOUTRE 1. – Et c'est tout, Souillette ?

LOUTRE 2. – Elle t'a dit pourquoi ?

LOUTRE 3. – Elle t'a dit comment ?

SOUILLETTE, *aux bêtins*. – Elle veut que tous les habitants de la vallée chantent avec l'empereur pour que la rivière nous soit rendue.

RASTAGNAC, *en aparté*. – Ah mais non, mais ça ne va pas !

CORNEILLE 1. – Tous les habitants ?

CORNEILLE 2. – Et nous, nous pourrons y aller ?

CORNEILLE 3. – Avec nos habits de deuil ?

CORNEILLE 1. – Taratata ! Je suis beau comme Napoléon.

CORNEILLE 2. – Je suis bien plus beau encore !

CORNEILLE 3. – Et je croasse mieux que lui, pour sûr !

CORNEILLE 1. – Me ferez-vous l'honneur...

CORNEILLE 2. – D'une danse avec moi...

CORNEILLE 3. – Très gracieuse Souillette ?

SOUILLETTE. – Ah, votre altesse, je n'ose pas. Vous, si leste, si beau, si gracieux ! Faisons quelques pas.

Les grenouilles chantonnent une valse.

SOUILLETTE, *tout en dansant avec les corneilles*. – Tous, nous allons retrouver notre eau. Toi, la loutre, à nouveau tu pourras nager dans l'onde limpide. Et toi, crapaud, tu vas retrouver ton teint de fruit trop mûr que l'artificielle sécheresse t'a fait perdre. Et toi, corneille, tu n'auras bientôt plus à voleter bien loin pour te désaltérer : l'eau nous revient. L'eau nous revient, nous sommes sauvés !

LAPIN 1. – Nous sommes sauvés !

LAPIN 2. – Je file au terrier raconter la bonne nouvelle !

LAPIN 3. – Ce soir, c'est carotte pour tout le monde !

SOUILLETTE, *aux bêtins*. – Et savez-vous le plus beau de cette belle nouvelle ?

RASTAGNAC, *pour lui-même, agitant son fusil*. – Non, mais je brûle de l'apprendre !

RENARD. – Ils nous rendent l'eau et nous laissent le vin ?

SOUILLETTE. – Allons, allons, petit polisson, ce n'est pas cela.

RENARD. – Allez, ma Souillette, dis-nous tout !

RASTAGNAC, *en aparté*. – Oui, c'est cela, dis-nous tout.

SOUILLETTE. – Eh bien, c'est que... Ah, je n'ose vous le dire !

RENARD. – Viens par ici, ma poulette ? Raconte à compère Goupil ce que te tracasse.

RASTAGNAC, *en aparté*. – C'est ça, vide ton sac.

SOUILLETTE. – Eh bien...

TOUS. – Eh bien ?

SOUILLETTE. – Je vais...

TOUS. – Tu vas ?

SOUILLETTE. – Je n'ose...

TOUS. – Mais si !

SOUILLETTE. – C'est que...

TOUS. – Quoi ? Quoi ?

SOUILLETTE, *aux bêtins*. – C'est à moi — à moi, Souillette ! — qu'Artémis entend confier le premier rôle féminin.

ANIMAL 1. – C'est merveilleux ! Merveilleux !

ANIMAL 2. – Tu vas rencontrer un prince, c'est sûr !

ANIMAL 1. – Un prince ? Un empereur, oui !

ANIMAL 2. – Au, oui, un empereur !

ANIMAL 1. – Et tu vas chanter ! Chanter !

ANIMAL 2. – Comme un pinson !

Animal 2 fait le pinson.

TOUS. – Bravo, Souillette !

SOUILLETTE, *aux bêtins*. – Moi, dont on dit que je suis moitié sorcière, moitié simplette. Artémis prétend que ma voix est un don céleste, qu'elle jaillit de ma gorge délicate comme l'eau sourd du fin fond de la terre par la bouche d'une source sylvestre finement ourlée d'une tendre mousse...

RASTAGNAC, *en aparté*. – Non, mais qu'est-ce qu'il ne faut pas entendre ? Cette vieille bique d'Artémis est rendue au dernier stade de l'aliénation mentale. Qu'est-ce qu'elle encore allée imaginer ? C'est mon eau ! Mon or !

SOUILLETTE, *aux bêtins*. – Et... Et... Mais non, ma joie est trop forte, elle me déborde, elle m'inonde, il faut, il faut, il faut que je chante !

♪ Un bonheur pur
Comme un murmure
Étreint mon cœur
C'est un grand bonheur.
Quelle belle nouvelle, mes amis,
Nous retrouvons notre paradis !

Et pour cela, il faut chanter,
Il faut chanter toute la journée ! ♪

GRENOUILLES. –

♪ Faisons des ronds, des ronds, des ronds dans l'eau,
Des ronds dans l'eau et plus la boue.
Faisons des ronds, des ronds, des ronds dans l'eau,
Soyons fripouille et mouillons-nous ! ♪

Quand on naît grenouille,
Déjà , têtard, on patauge gaiement.
Ça part en quenouille,
S'il n'y a plus d'eau là-dedans ! ♪

Quand on est bien verte,
On est reinette, on quitte ses parents,
mais une mare toute sèche,
On ne s'installe pas dedans. ♪

Quand vient la vieillesse,
En cassolette ou en croquant,
On devient digeste,
Mais l'eau n'a rien à voir là-dedans. ♪

SOUILLETTE. –

♪ Ah, mes bons amis,
Que de joie, que de bonheur !
Ainsi va la vie
Entre joie et pleurs ! ♪

Tous de danser.

RASTAGNAC, *en aparté, cependant que tous dansent.* – Mais c'est odieux, intolérable, insupportable ! Faut-il vraiment que j'endure les couinements stridulants de ce choléra forestier ? On croirait entendre châtrer un mouton du Tyrol. Me laisser dépouiller de la sorte de mon eau, de mon or ? Ah, non, non, non et non ! (*Après avoir rabattu quelque écharpe sur son visage de manière à partiellement le dissimuler et, donc, à se rendre méconnaissable, il bondit hors de sa cachette en brandissant son arme.*) Jamais ! (*Stupéfaction dans la joyeuse assemblée. À Souillette.*) Jamais, tu m'entends, jamais je ne te laisserai, ni toi ni personne, ramener les eaux du Surmelin dans la vallée ! Elles sont à moi ! Et je suis bien décidé à t'empêcher de chanter par tous les moyens ! (*Il tire un coup de feu en l'air. Tous les animaux fuient, sauf Ernest qui se dresse entre Souillette et Rastagnac en hurlant. À Ernest.*) Tu crois m'impressionner, espèce de brontosauve laineux ? Tiens, prends ça !

Rastagnac fait feu sur Ernest qui s'écroule.

SOUILLETTE. – Non !

RASTAGNAC. – Ha ha ha !

SOUILLETTE, *s'abattant sur Ernest.* – Ernest ! Ernest ! Dis quelque chose, je t'en supplie, dis quelque chose !

RASTAGNAC. – Ha ha ha ! (*Empoignant Souillette.*) Allons, viens par ici, toi. Le temps que la carcasse de ce répugnant glouton se décompose, je m'en vais te faire passer l'envie de chanter.

SOUILLETTE, *s'agrippant aux poils d'Ernest.* – Non, non

RASTAGNAC. – Allons, viens !

Rastagnac maîtrise Souillette, la jette en travers de son cheval et part au grand galop.

RASTAGNAC. – Ha ha ha!

ERNEST, *râlant.* – Ho ho ho...

Ernest, avec la force qui lui reste, sort en rampant et en râlant.

5

FINAL

Toujours dans la forêt. Entre sœur Philomène.

SŒUR PHILOMÈNE. – Quelle folle journée, en vérité! Je crois que je me suis un peu égarée. Ce doit être par ici... Ou bien par là... Je ne sais plus... Ah, je me demande comment tout cela va finir. L'idée d'Artémis peut sembler audacieuse, mais peut-être... Qui sait? Qui sait? (*À Dieu.*) Vous savez, Vous? (*Un temps.*) Ho, je Vous parle! Vous savez, Vous, Seigneur, comment tout ça va finir? Si cette opérette va s'écrire? Si les villageois vont la chanter? Si l'empereur va l'aimer? Si nos eaux nous seront rendues? (*Un temps.*) Ho? (*Un temps.*) Oui, bon, comme d'habitude, quoi, On ne dit rien et On attend que tout le monde comprenne. Je connais. Ne Vous bilez surtout pas, j'ai compris, j'ai compris... On ne peut compter que sur nous-mêmes. Ah la la... Bon, il s'agirait quand même de retrouver le chemin du couvent, le droit chemin du couvent... (*Entre M^{gr} Legranloup.*) Ah, monseigneur, vous tombez pile, comme un signe, comme qui dirait. Est-ce que vous savez où... (*M^{gr} Legranloup commence à danser autour de sœur Philomène.*)

Eh bien? Eh bien, monseigneur... Ah oui... Hé hé... Hé hé, oui, c'est bien, c'est entraînant... (*Sœur Philomène commence à danser.*) Comme ça? (*M^{gr} Legranloup, en dansant, montre le chemin.*) Par là? Par là? (*Ils dansent tous les deux en sortant.*) hé hé... Hé hé...

RIDEAU.

